Document généré le 1 juin 2025 08:55

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Accueillir la vie nue. Face à l'extrême qui vient de Paul Chamberland

Georges Leroux

Numéro 254, automne 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/79862ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leroux, G. (2015). Compte rendu de [*Accueillir la vie nue. Face à l'extrême qui vient* de Paul Chamberland]. *Spirale*, (254), 76–79.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

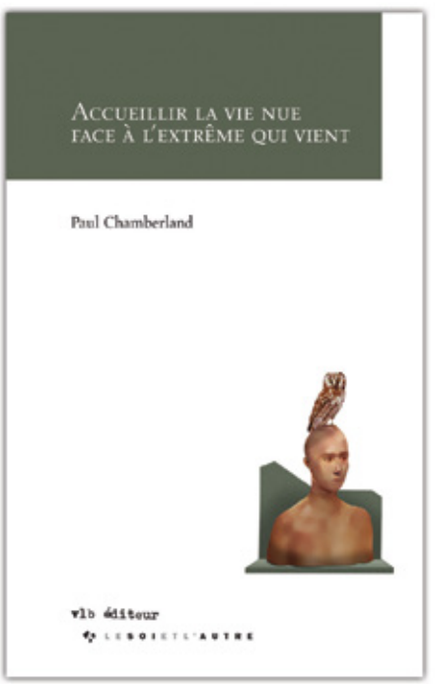
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Faire Face

Par Georges Leroux

ACCUEILLIR LA VIE NUE. FACE À L'EXTRÊME QUI VIENT
de Paul Chamberland
VLB Éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 405 p.



Comment faut-il lire ce double titre, dont l'ordre semble inverser la progression du livre ? Sommes-nous en présence de deux titres ou d'un seul ? Du constat implacable d'une menace en acte, qui fait de chaque être humain le témoin et la victime du processus d'inhumanisation, à l'injonction éthique qui tente de formuler ce que pourrait être une position de résistance, la pensée se tend et veut atteindre l'argument. Tout l'enjeu de ce livre, tant par sa question fondamentale que par la force de son écriture, réside dans la possibilité de cet argument. Dans un premier moment, nous sommes placés en effet devant un inventaire accablant de la catastrophe, d'abord sur le plan moral, alors que nous voyons défiler toutes les figures de la violence politique, ensuite sur celui, en apparence plus déterminant, de l'auto-destruction de l'habitat humain, de la ruine de la nature. Cet inventaire donne sa substance au concept d'un « extrême », c'est-à-dire d'un temps et d'un lieu au-delà desquels nul ne saurait espérer continuer. Comment penser cette limite, sachant que la destruction en cours ne cesse de la déplacer toujours plus loin, dans cet extérieur où se condense l'extrême ? N'est-elle pas celle-là même que la pensée cherche par tous les moyens à repousser, comme si la liste des dommages n'était pas déjà largement suffisante pour considérer la fin comme étant déjà là ? L'argument se construit dès lors comme l'énoncé d'une conséquence : si cet inventaire est juste, s'il correspond à l'expérience la plus constante de l'humanité de notre temps, alors cette confrontation avec l'extrême doit se transformer en une injonction : accueillir la vie nue.

Dans un bref avant-propos, Paul Chamberland nous invite à l'accompagner sur le sentier de forêt où, pendant plusieurs années, il a développé ce qui se présente d'abord comme une méditation. Que signifie aujourd'hui « méditer », sinon pratiquer cet exercice spirituel de confrontation avec les formes de l'expérience qui, comme autant de forces démoniques, agressent le penseur et le forcent à s'engager dans l'épreuve de la pensée ? Ce livre ne peut se lire autrement, il doit lui-même être médité, c'est-à-dire tenu en main jour après jour dans la visée de cet « extrême » qui, comme la Méduse antique, peut réduire à l'inertie celui qui ose la regarder. Chaque segment possède certes son autonomie, et aucun ne récapitule les autres. Si nous devons y retracer ce qui s'apparenterait à un parcours, ce serait non pas sur le modèle d'une démonstration, mais sur celui d'un travail constant de dépouillement et d'ascèse au spectacle de la terreur et de la déshumanisation. À tous les détours, le penseur examine son travail, il en dénonce les illusions et considère le travail de pensée comme cet exercice de méditation, unique repli possible devant l'érosion.

Devant la terreur

La première partie (« Supporter l'insupportable ») gravite autour d'un profond axe phénoménologique constitué d'abord d'un questionnement sur l'énigme de la subjectivité. Cette énigme ne possède cependant que très peu d'éléments en commun avec la problématique classique qui, de Descartes à Husserl, a posé le problème du sujet dans le monde. Prenant appui sur la pensée de Heidegger et cheminant avec lui sur ces sentiers de forêt, Paul Chamberland veut penser une subjectivité désormais assaillie par l'épreuve du processus de déshumanisation. Le « je » qui a le courage de prendre la parole ne peut être que le « je » commun à tous les humains écrasés par ce processus et qui observent, impuissants, la désagrégation de leur parole, de leur substance, de leur pouvoir. Méfiant d'une saine méfiance à l'égard de toute idéalisation, le penseur qui médite se protège contre l'illusion qui consisterait à croire que sa pensée peut venir à bout de cette épreuve, qu'elle peut avoir quelque chose de rédempteur. Pourquoi ? Marchant dans les pas de Walter Benjamin, qui côtoie ici Heidegger, le penseur veut mesurer son appréhension de l'imminence de la catastrophe. Chacun doit pouvoir se donner *« une représentation commune de l'humanité »*. Ce qu'elle est ne saurait être dissocié de ce qu'elle devient, aucune essence ne peut la sauver des agressions mortelles qui sont le lot quotidien des nouveaux maîtres du monde.

Déjà, dans *Une politique de la douleur*, un essai que nous devons lire comme le premier moment de la réflexion en cours, ces maîtres prenaient visage. Leur puissance est celle de l'hypercapitalisme, leur domination est aveugle et elle s'étend à tous les aspects de la vie en apparence démocratique de nos sociétés. La critique qui s'amorce ici aux fins de constituer cette représentation commune est donc une critique politique. Citant René Major (*La démocratie en cruauté*, Galilée, 2003), Paul Chamberland entreprend de montrer comment l'épreuve de la subjectivité s'accroît justement de cette cruauté de maîtrise, révélée par la psychanalyse. Dans une section bouleversante, « L'un des enfants est couvert de sang », il nous place devant le constat implacable de cette cruauté « démocratiquement » mise en œuvre dans les guerres d'Irak et d'Afghanistan. La légitimité de ces guerres déclarées *« justes »* n'a plus rien de démocratique, *« une frontière a été franchie »*. Un nouveau sujet fait irruption, que Descartes n'aurait pas su reconnaître : il s'agit de ces *« subjectivités impériales »*, une force brute exerçant un dessein de *« domination sans limite »*. C'est sur ce point que la pensée de Major révèle toute sa pertinence, dans la mesure où le pouvoir qui se veut absolu *« est miné par la pulsion de mort qui l'habite »*. Voici donc l'image de ces enfants terrassés par des bombes à sous-munitions. Peut-on comprendre que quelqu'un ait voulu cela ? Cette image donne son titre à cette partie du livre : est-il possible de supporter l'insupportable ? La méditation de cette question nous place, inexorablement, devant la responsabilité de ces subjectivités impériales, tyrans cruels, principes d'une logique meurtrière qui met en question le principe même de l'humanité.

À cette jonction du livre, qui est aussi la fin de sa première partie, Paul Chamberland a inséré un morceau qui ne surprendra pas ses lecteurs : reprenant un passage de Maître Dogen, il revient sur la possibilité d'accéder, en dépit de l'inconscient meurtrier, à ce qui serait le cœur de l'humanité, ce cœur unique où viennent fusionner tous ceux qui se reconnaissent comme humains. Ces pages sont parmi les plus belles qu'on puisse lire dans l'œuvre de Chamberland, elles résonnent non seulement de sa pratique de méditant, mais aussi de son désir d'ouvrir cette méditation à toutes les blessures politiques de notre temps. Aucune recherche de consolation, seulement une prière, prononcée dans la visée de l'unité perdue, dans la recherche d'une compassion toujours à venir : *« J'accueille sans réserve l'énigme du seul cœur innombrable comme on fait face au soleil levant. »* Au tournant, Maître Dogen vient lui aussi relayer Heidegger, dont le concept de monde permet d'amorcer cette critique de la subjectivité. La méditation du cœur *« innombrable »* a aussi des accents chrétiens que Chamberland choisit de laisser de côté ; je les évoque ici parce qu'ils viennent au renfort de son approche, ils confortent l'image de ce *« cœur brûlant »*, le cœur de celui qui est amour.

Injonction et prière

La transition entre les deux parties du livre accomplit la démarche de méditation du penseur : seul, mais avec tous devant l'imminence de ce péril de déshumanisation, il entre dans l'épreuve d'un nouvel accueil, *« accueillir la vie nue »*. L'expression de la *« vie nue »*,

Chamberland la raccroche à sa lecture, profonde, elle aussi méditante, de l'œuvre de Giorgio Agamben. Qu'est-ce donc que la vie nue ? C'est l'existence réduite à l'état de privation, de dépouillement de tout droit et de toute dignité, alors que l'oppression révèle son pouvoir de pousser à la marge tous ceux qu'elle veut exclure. Cette nudité devient dès lors la condition de tous ceux qui veulent assumer le destin de privation et qui, s'identifiant à l'exclu, en partagent la condition d'asservissement. Paradoxalement, c'est dans cette privation qu'une nouvelle liberté pourra être pensée, et presque reconfigurée. C'est donc dans la foulée de la pensée d'Agamben que s'ouvre la seconde partie de ce livre : amorçant une nouvelle méditation sur la subjectivité *« écologique »*, placé devant la tragédie du *« géocide »*, le méditant tente de dire ce qu'est l'expérience de la vie nue, dans cette solitude tragique de chaque humain, placé devant la destruction de l'œcumène.

Sur plusieurs points, cette partie du livre croise sans y référer directement l'œuvre photographique de Sebastiao Salgado, notamment dans *Genesis* (2013), une œuvre qu'on retrouve dans l'émouvant dialogue filmé avec l'artiste présenté par Wim Wenders et son fils Juliano Salgado (*Le sel de la terre*, 2014). La comparaison exigerait sans doute beaucoup de nuance, mais je me limiterai à dire ceci : comme Salgado, Chamberland associe le désastre écologique à la même inhumanité que le désastre politique, mais, contrairement à lui, il ne pressent aucune rédemption écologique. Devant le destin inéluctable de tous ceux qui partagent cette méditation de la présence, *« Je suis ici maintenant sur terre »*, le méditant s'expose à cette communauté de vulnérabilité, de danger. Chacun devient le survivant qui anticipe le moment de la grande *« tribulation »*, ce moment du franchissement de l'extrémité. Mutilés dans leur humanité, des millions d'être humains témoignent de leur inhumanisation et posent au monde la question de leur nudité, de leur servitude.

Devant les forces colossales de destruction, le recours éthique est-il possible ? Un impératif peut-il même être énoncé ? L'auto-suppression de l'*humanitas* en chaque être humain est-elle un processus irréversible ? Paul Chamberland veut repérer, partout où elles sont encore discernables, les forces de résistance, celles qui contribuent à maintenir une idée de l'humanité. Il fait l'hypothèse de l'avènement d'une communauté de résistants et, s'appuyant de nouveau sur la pensée de Benjamin, ose penser la possibilité d'un saut hors du temps. L'accueil de la vie nue devient dès lors l'unique condition d'un sursaut éthique, d'une injonction pour notre temps : tous les mots ont ici une importance, que la méditation relève un à un. Indubitablement, parce qu'elle advient au moment de la réponse, cette partie du livre est la plus difficile, la plus exigeante. Elle présume de l'acceptation d'un certain messianisme, dont Benjamin aurait tracé l'horizon, mais aussi du consentement à l'impuissance et à la finitude, qui est l'héritage le plus assumé du bouddhisme. Cette exigence peut-elle se maintenir devant le lot de souffrances, devant la destruction en cours ? Paul Chamberland en propose l'idée, mais sans contraindre, et toujours en retournant le questionnement sur sa propre méditation. La pensée, si on devait la définir ici, se constitue de ces retours. Penser n'est dès lors que l'exercice de la question *« comment penser encore »*.

Toute la méditation se concentre, dans le dernier moment du livre, sur la notion éthique de l'accueil. Hospitalité, compassion, reconnaissance, Paul Chamberland veut relire tout ce qui, de Lévinas à Jacques Derrida, peut contribuer à penser cette éthique. Comment comprendre le sujet de l'accueil, celui qui en chacun de nous doit laisser la place à la vie nue, de manière à y loger ensuite tous les être humains, convoqués au sein de ce cœur unique ? Comment faire l'hypothèse de la bonté, seul appui possible pour restaurer le sujet, sans faire appel à cette communauté vouée à l'esseulement ? La pensée recueille ici ce qui dans cette considération de l'altérité accepte l'impouvoir, refuse l'emprise. La lecture de Lévinas joue ici un rôle qui se situe bien au-delà de son premier horizon ontologique, et plusieurs éléments de cette ultime méditation viennent au renfort de cette interprétation. Par la place de cette notion d'une *« préséance de l'autre en soi »*, le méditant parvient à formuler une injonction qu'il peut entendre et qui parviendra à l'apaiser.

Ce livre se place parmi les plus beaux, les plus nécessaires dans l'œuvre déjà immense de Paul Chamberland. Inaugurée dans l'œuvre poétique, où hurle déjà un afficheur désespéré, elle se poursuit ici de manière exemplaire dans la modestie d'une réflexion qui se met en jeu à chaque instant. ■

**Qu'est-ce donc que la vie nue ?
C'est l'existence réduite à l'état de privation,
de dépouillement de tout droit et de toute dignité,
alors que l'oppression révèle son pouvoir
de pousser à la marge tous ceux qu'elle veut exclure.
Cette nudité devient dès lors la condition
de tous ceux qui veulent assumer
le destin de privation et qui, s'identifiant à l'exclu,
en partagent la condition d'asservissement.**